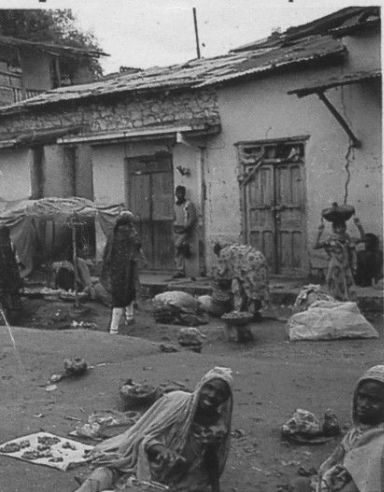


trionphe de la culture Coluche-Tapie-Renaud, ce serait le triomphe de l'ennui. Les intellectuels sont beaucoup plus amusants car ils ont au moins l'arme du baroque. En plus, chez Coluche, il y avait comme des lapsus qui rappelaient les pires choses. Dans notre système culturel, il y a un certain nombre de places qui sont toujours les mêmes. Le nombre des discours est limité. Celui qui croit tenir un discours nouveau, original, décapant, occupe toujours, sans le savoir, une place déjà marquée... Si on gratte Renaud, on retrouve les relents débiles de l'anarcho-syndicalisme du début du siècle.

— Coluche et Tapie, ça ne va tout de même pas dans la même direction...

— Non, mais il y a entre eux au moins deux grands points communs. Le premier, c'est le culte du simple contre l'esprit de la complexité qui est tout de même la raison d'être des intellectuels. Le second, c'est le terrorisme des bons sentiments. Le mérite des intellectuels, c'est d'être des mal-pensants contre la majorité. Une culture qui baignerait dans la religion des bons sentiments serait une culture morte. Je trouve, par ailleurs, Tapie et l'abbé Pierre très sympathiques, mais une société ne peut pas faire d'eux des maîtres à vivre et à penser, sous peine de mort !

— Vous allez encore plus loin



quand vous regrettez la disparition de la notion d'élite. Et vous dites même que vous n'aimez pas le genre humain !

— L'amour du genre humain, c'est l'idée qu'on peut améliorer l'homme, qu'il peut être guéri de son immémoriale malédic-

tion. On est là au cœur de l'idéologie totalitaire. Cela donne les projets thérapeutiques à grande échelle que l'on connaît. Je répète cela depuis dix ans et je n'en démords pas : le genre humain n'est pas une idole. Pour moi, ce qui existe, ce sont les hommes concrets. Et la seule manière d'éviter la frivolité de l'engagement, c'est de fonctionner sur une générosité concrète. Il faut des noms, des visages, sinon on tombe dans l'abstraction : un jour pour les Afghans, le lendemain pour les Cambodgiens puis pour les Polonais. Et crèvent alors les Afghans et les Cambodgiens ! Pour aider les Afghans, il vaut mieux aimer la culture afghane que le genre humain en général. Je déteste cette grande fraternité molle et abstraite qui renvoie tout le monde dos à dos. Comme Baudelaire, je revendique le droit de choisir mes frères...

— En faisant un livre sur le mode d'emploi des intellectuels, est-ce que vous ne tombez pas dans le piège de la pensée-spectacle ?

— Il est vrai que les intellectuels ont un grand plaisir à se disséquer eux-mêmes et à se pencher sur leurs états d'âme. Je n'échappe pas, moi non plus, à un certain narcissisme... Pour ce qui est de la pensée-spectacle, je vous répondrai que j'adore le spectacle et que j'adore la pensée. Vive, donc, la pensée-spectacle ! Si elle doit avoir les mêmes effets que la politique-spectacle, tant mieux ! C'est ce qui permet aux citoyens d'avoir un plus grand accès à la vérité. Le fait d'avoir un ministre qui se tortille sous les projecteurs et répond au feu des questions, avec une caméra qui traque le moindre de ses tressaillements, c'est un progrès immense pour la démocratie. C'est une des grandes conneries contemporaines que d'être contre l'Etat-spectacle, la politique-spectacle et la pensée-spectacle !

— Vous avez vous-même un certain sens du spectacle. Vous nous montrez Mallarmé qui vous apparaît en rêve au milieu d'ordinateurs !... Pourtant, vous êtes sévère avec la « modernité culturelle », comme on la pratique depuis quelques années : B.d., mode, rock, pub, etc.

— Je n'ai rien contre la mode, le rock et la pub. Je dis simple-

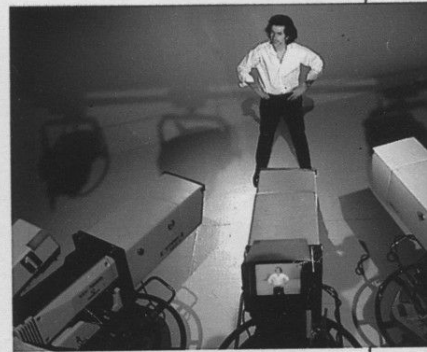
ment qu'il faut les laisser à leur place et que le drame commence lorsqu'on confond les genres. Un clip de pub, aussi talentueux soit-il, ne doit pas être mis au même niveau qu'une séquence de Visconti. Sinon on est non seulement dans le malaise mais dans la crétinisation. De même, une page de bande dessinée, ce n'est pas du Faulkner. Il faut que nous retrouvions le sens d'une certaine hiérarchie.

EN 1977 MITTERRAND PREVOYAIT DÉJÀ QUE JE SERAIS USÉ PAR LES MÉDIAS

Cela ne m'empêche pas d'être un amateur de cette culture et un grand consommateur de publicité. De même, une culture qui passerait tout entière par l'ordinateur serait insupportable d'ennui. Mais il ne faut pas non plus sombrer dans l'angoisse de Metropolis : l'opposition de l'homme et de la machine, c'est un vieux thème de la culture franchouillarde. Mallarmé, toute sa vie, a rêvé d'un roman qui engloberait toute la mémoire du monde. Il a passé quarante ans de sa vie à ne penser qu'à cela et il n'en a pas écrit une seule ligne. C'était évidemment impossible pour une intelligence humaine. Aujourd'hui, une intelligence humaine relayée par un peuple de machines, pourrait sans doute faire aboutir un tel projet. A condition que l'on ne se laisse pas fasciner par les yeux de la chimère, la révolution informatique est une formidable chance pour la littérature.

— Dans la transformation des intellectuels en savonnettes, la télévision ne joue-t-elle pas un rôle déterminant ?

— Cela veut dire quoi en savonnettes ? Que l'on est à la merci des médias ? Leur prisonnier ? C'est un destin que l'on me prédit depuis très exactement dix ans. Jusqu'au président de la République, qui avait dit en 1977 que je serai usé par les médias. Je suis toujours là, comme les autres intellectuels médiatisés : Sollers, Glucksmann... Il est aussi vrai que si les intellectuels devaient passer tout leur temps à courir d'une émission de télé à l'autre, ce



L'autre B.-H.L. : star télé et...



... juré d'un concours de beauté.

serait la mort de la pensée. Un écrivain, aujourd'hui, doit être schizophrénique, avoir une double personnalité : celle qui apparaît sur le petit écran, et celle qui disparaît pour travailler. C'est évidemment à ça qu'il doit consacrer l'essentiel de son temps. En ce qui me concerne, j'ai passé une année de ma vie sur deux à m'isoler complètement du tintamarre médiatique : pas d'interviews, pas de déclarations. Mallarmé disait déjà qu'il avait deux activités : envoyer des cartes postales au genre humain et s'enfermer dans son bathyscaphe pour se livrer à cette activité inavouable qui s'appelle la littérature.

— Mais vous-même avez toujours été un grand chou chou des médias ? Est-ce qu'ils ne vous ont pas dévoré ?

— Je fais partie d'une génération qui a toujours eu avec les médias un rapport d'évidence. Je les aime, c'est vrai, mais je suis contre leur sacralisation. Certains écrivains en ont fait leur drogue ! Impossible de leur enlever la seringue. Je ne crois pas que cela soit mon cas. Je profite des médias mais je n'en suis pas l'esclave : et si un jour, mes positions n'intéressaient plus personne, je crois pouvoir vous dire que cela ne changerait pas grand-chose à mon plaisir de vivre, ni à ma vision du monde...